



## Discours du professeur Pierre Karli

Vendredi 7 mai 2004

### La Tolérance

Le beau moment qu'il m'est donné de vivre ce soir me conduit tout naturellement à jeter un sérieux regard en arrière, sur ma vie, sur mon cheminement, sur le sens que je me suis efforcé de leur donner. Et une question s'impose alors à moi : comment suis-je arrivé à cette place qui est ce soir la mienne ? Car le fait qu'un chercheur, pétri de rationalité scientifique, se voit attribuer un Prix de la Tolérance ne correspond, à première vue, à aucune logique, aucune évidence particulière. Mais puisque cela est, il me faut ramasser – à l'instar du Petit Poucet – quelques cailloux blancs qui me permettront de reconstituer brièvement le chemin parcouru, celui qui m'a mené ici.

Ce n'est pas renier mon passé ni exprimer un quelconque regret que de dire, pour commencer, que je suis devenu un scientifique par défaut. Dans mon parcours lycéen, j'étais très « calé » en latin et, plus encore, en grec, et mon rêve, c'était de faire Normale Sup. Lettres et d'enseigner le grec. Mais comme j'étais à Strasbourg pendant la période d'annexion de l'Alsace par l'Allemagne nazie, j'ai fait mes classes supérieures en allemand et j'ai passé, en juin 1943, l'Abitur (avec la mention « Ausgezeichnet »), et non pas le baccalauréat. Dans ces conditions, je n'avais aucune chance – à la libération – de réussir un concours d'entrée à Normale Sup., et je me suis dit « Humanisme pour humanisme », une autre façon d'aborder l'Homme, c'est de faire des études de médecine. En m'orientant très tôt vers la recherche, et singulièrement vers des recherches sur le cerveau, l'organe qui permet – mais qui ne garantit nullement – qu'une pleine humanisation vienne se greffer sur – et parfaire – l'hominisation. Cette pleine humanisation qui est le fruit d'une quête, d'une conquête, à la fois individuelle et collective.

Le scientifique aime laisser entendre que tout projet de recherche digne de ce nom mûrit lentement, se pense patiemment, et vient s'inscrire dans un cadre conceptuel élaboré avec intelligence et rigueur. Or, il me faut bien avouer que les recherches de neurobiologie des comportements d'agression, qui m'ont valu une notoriété sur le plan international, ont été, au départ, le fruit du pur hasard. Arrivé – il y a exactement 50 ans – aux Etats-Unis, dans le laboratoire de mon Maître Curt Richter, j'ai trouvé – en abondance – des rats et des souris, mais un nombre limité de cages pour les



héberger. Ayant mis des souris avec une cinquantaine de rats sauvages hébergés individuellement, j'ai constaté que certains rats agressaient et tuaient les « intruses », alors que les autres les acceptaient dans leur environnement familial. Avec Curt Richter, je me suis dit : « Voilà un beau sujet de recherche : trouver pourquoi les uns tuent, et pas les autres ; et peut-on, en intervenant sur le cerveau, modifier – voire inverser totalement – le comportement spontané de ces animaux ? C'est ainsi que tout a commencé, pour donner lieu à une longue série de travaux, avec une équipe qui s'est progressivement étoffée. Mais, me dira-t-on, en quoi les recherches du « spécialiste des rats tueurs » (comme on m'a souvent appelé !) manifestent-elles les préoccupations d'un quelconque humanisme et d'un quelconque engagement social ? C'est que ces préoccupations ont animé d'autres facettes de ma vie professionnelle qui se sont développées en connexion directe – ou en parallèle – avec l'activité proprement scientifique. Je peux donner brièvement trois exemples. En 1960, alors que j'étais un jeune enseignant-chercheur en physiologie, on m'a demandé – en dépit de mon incompetence, ou plutôt en raison de mon incompetence qui garantissait l'absence de tout préjugé, l'absence d'une vision a priori des choses – de mettre en place et de diriger une Ecole de Cadres Infirmiers, la première en province. Cela a été, pour moi, une expérience passionnante : en l'absence, à ce moment-là, de tout diplôme et de tout programme officiels, j'ai pu mettre l'accent sur le développement personnel beaucoup plus que sur le perfectionnement technique. Lorsque, 20 ans plus tard, j'ai été président de l'ISRA (International Society for Research on Aggression – Société Internationale de Recherche sur l'Agression), j'ai eu à cœur, avec le soutien du Conseil de la Société, de mettre en place un Comité d'Ethique (car des questions d'ordre éthique se posent dans ce domaine !) et d'obtenir que l'ISRA obtienne le statut d'ONG auprès du Conseil Economique et Social des Nations Unies (pour la mise à disposition des progrès des connaissances en la matière).

Plus tard encore, lorsque le regretté Président Gilbert Laustriat a réorganisé la recherche au sein de notre Université, il m'a demandé – et j'ai accepté – de créer et de diriger un Centre que j'ai appelé Centre de Recherches Transdisciplinaires sur les Sciences et les Techniques qui est devenu, 3 ans plus tard, une UMR (Unité Mixte de Recherche ULP –CNRS) que j'ai proposé d'appeler Institut de Recherche sur les Fondements et les Enjeux des Sciences et des Techniques (fondements historiques et épistémologiques ; enjeux sociaux, économiques, éthiques).

Il est clair que c'est la fondation, il y a quatre ans, et la présidence de l'IPLS (Institut pour la Promotion du Lien Social) qui m'auront permis d'exprimer pleinement mes préoccupations d'un humanisme universaliste et d'un véritable engagement social. Mon souci majeur (avec l'aide de toutes celles et de tous ceux sans lesquels l'IPLS ne saurait vivre et agir !), c'est de contribuer à la promotion du « devenir humain » à tous les âges de la vie. Mais s'agit-il bien d'un « devenir » et non pas d'un « donné » ; et s'il s'agit d'un « devenir », quel en est le moteur ? Héraclite a répondu à la première question par une proposition très brève : παντα ρει (« tout coule » - tout est en



mouvement, en évolution, en devenir !). Et il est vrai que la vie humaine est marquée, beaucoup plus que toute autre, par la temporalité, par l'histoire, par l'influence structurante de l'expérience. Pour ce qui est du moteur de ce devenir, je me réfère à Saint Augustin : « Laboro in meipso (je travaille, je peine, sur moi-même). C'est en effet par le travail incessant sur nous-même, par la construction et la consolidation de notre espace moral intérieur, que nous pouvons « grandir en humanité » et échapper à la barbarie, à la déshumanisation qui nous guette. Faut-il vraiment souligner que la dignité singulière de l'homme est liée à sa richesse intérieure, et non pas à ses signes extérieurs de richesse ?

Pour terminer, je voudrais évoquer ce qui aura le plus marqué ma vie, à savoir la forte tension entre le neurobiologiste et l'humaniste, tension qui s'est progressivement – et heureusement – résolue en une union sereine et, je pense, constructive. J'ai toujours estimé que, par-delà son objectif premier qui est de faire progresser nos connaissances dans tous les domaines, la Science devait contribuer au développement de l'homme, de tout homme (d'ici et d'ailleurs ; d'aujourd'hui et de demain) et de tout l'homme (dans toutes les dimensions de sa personne). C'est dire que j'ai toujours récusé toute idéologie scientifique dont les spéculations proclament une vision réductrice et aliénante de l'homme. Or, nombreux sont mes collègues neurobiologistes qui affirment que la Violence et les agressions sont inscrits dans nos gènes et partant, dans le fonctionnement de notre cerveau, et que notre soi-disant liberté intérieure n'est qu'une illusion, certes une belle et nécessaire illusion, mais une illusion tout de même. J'ai beaucoup réfléchi et j'ai publié deux livres (L'homme agressif, en 1987, et le Cerveau et la liberté, en 1995) pour me démontrer à moi-même – et à d'autres – qu'en l'état actuel de nos connaissances, rien ne permet d'affirmer qu'il y a des déterminismes étroits d'ordre biologique qui nous condamnent à la violence et qui nous priveraient de toute réelle capacité d'autodétermination. Non, les violences et les agressions ne sont fatales, inéluctables, que si nous refusons d'assumer, individuellement et collectivement, toutes les responsabilités qui sont les nôtres, et qui sont le corollaire de notre liberté.

Même si cette liberté intérieure est nécessairement le fruit d'une quête constante, et qu'elle doit être conquise et préservée par le travail sur nous-même, chacun de nous est libre de préférer l'amour à la haine et la justice à l'iniquité, de préférer à une société de domination et de mépris une société de reconnaissance et de valorisation mutuelles. Jean Cocteau a écrit : « Si nous voulons gagner la partie, il nous faut tricher ou jouer cœur ». Dieu sait si nous avons déjà beaucoup triché et que nous ne cessons de le faire, et cela nous a conduits au bord de l'abîme. Il faut donc impérativement « jouer cœur », c'est-à-dire accepter d'entendre et de mettre en pratique un précepte vieux de 2000 ans : « Aimez-vous les uns les autres ». Un précepte qui a été repris sous une forme sécularisée, il y a un peu plus de 200 ans, dans la belle notion de « fraternité » qui, seule, permet de concilier, de façon harmonieuse et constructive, la « liberté » et l' « égalité ».



# *Défendre l'esprit de tolérance*

*association les Amis de Marcel Rudloff*

Pierre KARLI